Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire

Antonella Mauri

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9112>

DOI : 10.4000/cdlm.9112

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 119-137

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Antonella Mauri, « Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9112> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.9112>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

© Tous droits réservés

Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire

Antonella Mauri

- 1 L'idée de latinité et le mythe de Rome ont fait partie intégrante de l'idéologie fasciste. Le lien idéal avec la Rome Impériale a d'ailleurs servi à justifier nombre de choix politiques, et notamment l'aventure coloniale (dite, justement « impériale »), les lois raciales (la notion de « race » ayant été fortement exploitée dans le discours « romain »), ou bien encore la lutte contre le bolchévisme (les Slaves, en tant que descendants des « barbares asiatiques », détruisirent la civilisation romaine). Toutefois, de manière incongrue, cette notion a servi aussi à justifier par exemple les liens avec le Vatican et les Accords du Latran, notamment à propos de Constantin et sa donation¹. En tout cas, Mussolini avait sans doute eu l'idée de mettre en avant l'héritage de la Rome latine dès la création du Parti Fasciste le 21 mars 1919 :

La nostra rivoluzione, se sarà inevitabile, deve avere impronta romana e latina senza influenze tartariche e moscovite².

- 2 La notion de latinité et la filiation idéalisée avec la Rome Impériale sont essentielles pour la compréhension d'une certaine politique et de ses finalités. Cependant, il faut aussi souligner que Mussolini ne faisait que reprendre et amplifier un discours plus ancien, qui remontait à la naissance de l'État italien. Pour les « pères fondateurs »³ de l'État italien il était en effet difficile de trouver un élément fédérateur, commun à toute la population. Même la langue n'en était pas un, du moment où l'on privilégiait dans la vie quotidienne l'utilisation du dialecte et que les illettrés ne connaissaient souvent pas du tout la langue italienne. La création de racines communes était un vrai souci pour les hommes politiques du *Risorgimento*, et ici il est presque inévitable de citer D'Azeglio et son « *pur troppo s'è fatta l'Italia, ma non si fanno gl'Italiani* ». Pour « faire les Italiens » il fallait prévoir une éducation pouvant devenir la base d'une identité, et ceci grâce à une vraie langue commune et à des figures et des mythes fédérateurs. Les héros du *Risorgimento* ne suffisaient pas et parfois ils étaient considérés avec circonspection. Il fallait trouver autre chose, quelque chose d'incontestablement consensuel, et l'image de l'empire allait se révéler d'une grande efficacité, car elle offrait un passé glorieux et une identité ancienne à laquelle on pouvait se rattacher avec fierté. Rome commence à

jouer ce rôle dès le début des guerres d'indépendance, et son rôle se renforce quand elle est proclamée la capitale du Royaume.

- 3 Avant la Grande Guerre, la latinité et la gloire de l'Empire romain sont un argument souvent exploité par les *interventisti*⁴ pour demander et justifier la participation de l'Italie au conflit. Pendant la guerre, les mêmes arguments sont repris par la presse, avec l'agrément apparent d'une population – surtout les jeunes – nourrie de ces mythes. Mussolini n'eut donc aucune difficulté à faire accepter cette idée et à l'utiliser à des fins politiques, mais aussi comme la base d'une identité italienne qui avait encore du mal à se définir.
- 4 Le fascisme exploite de façon polyvalente l'image de Rome en tant que mère spirituelle de l'Italie moderne : dans la chorégraphie de ses cérémonies, dans ses symboles, dans l'architecture, pour « nettoyer » la langue et la débarrasser des « barbarismes »⁵, dans le discours colonial. On met souvent en avant Rome et ses traditions dans le cadre des fêtes fascistes : on fête le 21 avril⁶, date présumée de la fondation de l'*Urbe* ; on commémore le 28 octobre, date de la Marche sur Rome, de même que l'on transforme la fête de la *Befana*, le 6 janvier, en « *Befana Fascista* »⁷, en 1928. L'aimable sorcière qui, la nuit de l'Épiphanie, dépose des friandises dans les chaussettes des enfants sages et du charbon dans celles des fripouilles était bien connue à Rome, mais dans bien des régions, notamment là où les étrennes étaient distribuées à Noël, ou à la Sainte-Lucie, à la Saint-Nicolas ou au nouvel an, elle avait une importance toute relative, contrairement à Rome, où par ailleurs cette festività remontait à une tradition latine⁸. À partir des années trente, on insistera beaucoup, à l'école, sur cette figure et sur la nouvelle fête fasciste. Son image et des histoires qui lui sont consacrées apparaissent dans les manuels scolaires, au détriment des Rois Mages.

- 5 On demande toujours aux enfants de rédiger des compositions à ce sujet, même s'ils vivent dans des endroits où auparavant la *Befana* est inconnue. La composition ci-dessus a été rédigée par un écolier piémontais⁹ en 1936 ; l'image suivante est tirée d'un manuel scolaire à grande diffusion pour les enfants de la campagne¹⁰.

- 6 Les enfants constituent la cible privilégiée du processus d'endoctrinement, et par conséquent la formation du « nouvel Italien » fasciste doit commencer dès le plus jeune âge. La latinité et le mythe de Rome font partie intégrante de l'idée d'un Italien fier descendant d'une lignée de héros et de vainqueurs, image qu'on voulait inculquer aux nouvelles générations et, si possible, aussi aux anciennes :

Lo scopo era quello di « fascistizzare » la popolazione italiana, alterarne la memoria collettiva proponendo una nuova identità, neo-romana, italiana e fascista. I mezzi utilizzati furono prima di tutto culturali. In questo contesto, la fascistizzazione della realtà diede vita allo sviluppo di un nuovo tipo di mondo simbolico ([...] il saluto e passo romani, gli scavi archeologici...) che trovava largo spazio, prima di tutto, nella stampa e nella letteratura, e anche in pubblicazioni spesso ignorate dagli storici come ad esempio i fumetti. L'intento era evidente : formare lo spirito nuovo fascista nello Stato nuovo fascista¹¹.

- 7 L'affirmation de Jan Nelis est exacte, mais il faut considérer que, si l'on veut endoctriner toute la population, il faut impérativement qu'elle ait accès aux supports qu'on utilise pour la propagande. Or, la BD était sans doute un bon moyen pour créer un univers imaginaire fort et de longue durée chez le petit lecteur¹², accessible toutefois à une minorité de personnes. Dans un pays très pauvre et en grande partie agricole, une large tranche de la population non seulement ne peut pas offrir un tel « luxe » à ses enfants, mais n'a même pas de kiosque à portée de main¹³. C'est donc à l'école que se fait la propagande, qui investit tout particulièrement les manuels scolaires¹⁴. Il fallait les adapter de manière à présenter une palette de lectures aptes à devenir la base d'une pensée unique. Comme l'endoctrinement passait aussi bien à travers le langage que l'image, on avait aussi songé au matériel scolaire, à partir des couvertures des cahiers – auparavant généralement noires ou monochromes – qui sont désormais illustrées, tout comme celles des carnets de dessin et des agendas scolaires, et toutes à la gloire du fascisme, de la « race latine » et des fastes de Rome. Cette démarche finissait par toucher même les adultes, soit par le biais d'ouvrages ou de

matériel destinés aux enfants, soit par le biais des manuels scolaires destinés à leur alphabétisation¹⁵.

- 8 Jusqu'à la fin des années vingt, les changements sont presque imperceptibles. C'est juste après que l'on assiste à l'arrivée d'une pléthore d'images et de textes illustrant tous les aspects du fascisme, et beaucoup d'entre eux portent sur Rome et la latinité. Pendant les années trente prolifèrent beaucoup d'images « romaines » destinées aux enfants *Figli et Figlie della Lupa*¹⁶ (évidemment la louve en question étant celle, mythique, qui avait allaité Remus et Romulus). Nous allons d'abord en examiner deux qui font étalage de portraits éminemment fascistes de la louve capitoline. Dans le premier, on la voit sous le jour le plus courant, en statue qui semble protéger deux petites « *future speranze italiane* » en uniforme. En quatrième de couverture d'un cahier l'on décèle d'autres symboles romains : le petit *Figlio della Lupa* en uniforme est embrassé par un adulte (une autorité du régime ou bien peut-être Mussolini en personne) sur des escaliers en marbre qui semblent mener à la terrasse d'un temple, avec le feu qui brûle dans un tripode et l'ombre de la gigantesque tête de l'aigle impérial en toile de fond. La petite pancarte avec le slogan que l'on voit en haut de l'image n'est pas très rassurante pour l'avenir de ce petit fasciste : « *Oggi un bacio, domani un fucile* », et elle souligne l'esprit guerrier que l'on attribuait à Rome et aux Romains et dont l'Italien nouveau était censé être l'héritier.

- 9 Il nous semble intéressant de signaler un épisode qui relate la réaction d'un inspecteur de l'Éducation Nationale à propos de l'esprit « viril et guerrier » des Romains. Ce digne personnage avait inspecté, en 1933, la classe de troisième année de l'école primaire où enseignait Giovanni Mosca. Quelques jours avant l'inspection, un écolier avait fait un dessin où des enfants de la Rome antique (portant toges, lances et casques à cimier) jouaient avec un cercle au milieu de papillons voletant entre des colonnes. Ce dessin avait été placardé dans la salle par Mosca :

Un disegno che non piacque all'Ispettore, al grave, vecchio ispettore [...] che entrò un giorno in classe mia [...] e si scandalizzò alla vista dei bambini antichi romani che giocavano col cerchio e inseguivano le farfalle.

« Mollezze », disse, « fatuità ! ».

Gli domandai allora timidamente con che cosa pensava che giuocassero i bambini dell'antica Roma.

« Non giuocavano ! » disse recisamente. Poi, cambiando tono di voce : « O forse, », ammise, « giuocavano, ma virilmente, senza ridere, con piccoli elmi sulla testa e agitando daghe ».

« Ma le farfalle... », dissi.

« Le farfalle, in quei tempi, non c'erano ! »¹⁷

- 10 Outre le discours sidérant de l'inspecteur, qui souligne une idée saugrenue et très fasciste de la Rome antique, il faut également souligner le choix qu'un tel sujet pour un dessin dit « *di fantasia* » paraissait – aussi bien à l'instituteur, qu'aux autres écoliers et finalement même à l'inspecteur – très banal de la part d'un enfant de huit ans. Ceci nous montre de manière frappante à quel point l'univers de Rome et de la latinité était présent et vivant dans l'imaginaire italien de l'époque, bien que revu et adapté par le régime. Le discours de l'inspecteur, avec son idée d'une drôle de « virilité » qu'il semble croire innée chez les Romains, nous renvoie encore à l'héritage de la *virtus*, caractère que le fascisme s'attribuait en tant que « descendant direct » des hommes intègres, durs et sobres de la Rome Impériale.
- 11 L'autre dessin représentant la louve capitoline est plus inusité. Il n'y a pas de statue ou d'animal, mais une sorte d'ombre ou de fantôme, un peu comme l'aigle impérial du cahier précédent, mais bien plus inquiétante. Gigantesque et bleuâtre, elle surplombe les enfants assis à ses pieds, qui ne semblent pas s'apercevoir de sa présence. Ses mamelles tombent sur eux, et on se demande d'emblée pourquoi elles sont si nombreuses et pourquoi leur présence est si accentuée : s'agit-il d'organes nourriciers gorgés du lait de la romanité ? Le symbolisme est très fort, et cette image ne semble d'ailleurs pas très adaptée à un public enfantin. Ce portrait est vraiment curieux, d'autant plus qu'il s'agissait d'un cahier de la IV^e classe, donc appartenant à un gamin de neuf ou dix ans tout au plus. Quant à l'exhortation estampillée au-dessus de la louve, elle est beaucoup moins singulière et inquiétante que l'image : « *fate che le glorie del passato siano superate dalle glorie dell'avvenire* », slogan parfaitement adaptée aux deux symboles, opposés mais complémentaires, du futur radieux qui se nourrit du glorieux passé.

- 12 La couverture suivante affiche elle aussi un symbolisme très chargé, mais moins troublant. On y voit encore un détail inhabituel, un *balilla* joyeux, tout sourire, ce qui contraste avec l'image habituelle du fasciste – adulte ou enfant, peu importe – fier et sérieux, souvent courroucé, quand il n'affichait pas une grimace menaçante. Mais cette joie évidente se justifie par l'exceptionnalité de l'évènement auquel la couverture est consacrée, à savoir la conquête de la Corne d'Afrique (où l'on voit d'ailleurs peint le drapeau italien) et la proclamation de l'Empire Italien. Ici les symboles romains abondent, avec la Victoire ailée brandissant le glaive, le *fascio littorio* au milieu du drapeau, et le *labarum* couronné par l'aigle impérial avec l'acronyme SPQR, *Senatus Populusque Romanus*.

- 13 Le prétendu enthousiasme des enfants pour la création de l'Empire en Afrique était certainement nourri par les discours des enseignants, et l'idée que la latinité allait enfin rayonner à nouveau et « civiliser les barbares », africains ou autres, devait forcément réjouir les grands et les petits. Dans l'image suivante, l'on voit un cas original et intéressant de couverture personnalisée à la gloire de Rome en Afrique. Il s'agit d'un cahier d'arithmétique de l'année scolaire 1936-1937, ayant appartenu à une petite Grazia Russo et illustré par ses soins. D'une Italie un peu biscornue émane un faisceau de lumière qui, partant de Rome, éclaire une hutte bordée de palmiers et de figuiers de Barbarie, où flotte le drapeau italien. Elle rayonne aussi sur la Méditerranée et sur une Afrique à peine esquissée, où l'on peut quand même lire les noms de la Libye et de l'Éthiopie, colonies italiennes. Devant les rayons de lumière, un *fascio littorio* a été méticuleusement reproduit, dans les moindres détails. Par ailleurs, au pied de la hutte il y a une chaîne brisée, métaphore évidente de la fin de l'esclavage (d'après la propagande fasciste, l'esclavage était pratiqué par le Négus et ses acolytes), ce qui correspond au cliché de Rome qui s'apprête à libérer les Africains de la servitude¹⁸. L'image de Rome « *faro dei popoli* », phare qui éclaire les gens avec sa lumière miraculeuse, vient évidemment d'une image très fasciste de l'Empire des Césars et de son rayonnement qui était (ou qu'on supposait être) civilisateur, « libérateur » et bienfaisant.

- 14 Le rayonnement de l'Empire Romain en Afrique apparaît dans beaucoup d'images destinées aux enfants, dont certaines correspondent à une réalité historique, comme celles qui montrent des vestiges en Lybie, en Égypte, au Liban ou en Tunisie. D'autres, en revanche, sont décidément abusives, comme celle que l'on voit ci-dessous, et qui est toujours la couverture d'un cahier. La phrase « *L'impero di Roma è risorto* » y a été soigneusement calligraphiée par le petit Antonio Mastrocinque. Au premier plan, deux légionnaires : le Romain raide et sévère, le fasciste exultant. C'est une image qui rentre toujours dans le discours de la filiation spirituelle, et où l'exploit du jeune fait sans doute la fierté du « père ». Apparaît une autre image de la Corne d'Afrique, « *Impero italiano d'Etiopia* », d'où sort la poignée d'un glaive, mais on ne voit pas si la lame est cachée derrière ou si elle est plantée dans le pays conquis. En tout cas l'épée romaine est là pour affirmer la prétendue continuité, le lien de sang et de culture entre le monde latin et l'univers fasciste.

- 15 Grâce à certains slogans fascistes, le latin, langue savante par définition, commence à rentrer dans l'usage commun, même chez les enfants. Cette langue était, d'une certaine façon, utilisée par la presque totalité des Italiens depuis des siècles, mais uniquement dans le cadre de la liturgie catholique. Le latin faisait donc partie intégrante de l'usage quotidien par le biais de la prière, sans pour autant être compris par la plupart des pratiquants, qui ânonnaient et estropiaient à souhait des oraisons et des litanies obscures, apprises tant bien que mal par cœur, en leur attribuant parfois un sens absurde, cocasse, voire obscène¹⁹. C'était justement à cause de cette incompréhension que, en dépit de son usage capillaire et habituel, personne ne pensait être latiniste ou latinisant, et la plupart des Italiens montraient beaucoup d'admiration et de respect vis-à-vis de ceux qui « avaient étudié le latin » et qui comprenaient ses arcanes. Avec le fascisme, par contre, on adopte des slogans latins que tout le monde comprend, ainsi qu'une terminologie latinisante qui s'intègre à l'italien et des acronymes presque courants, tel l'omniprésent SPQR. Nous allons voir deux cahiers pour écoliers qui affichent tranquillement ces slogans, sans aucune traduction, cela sous-entendant que le sens était clair pour tout lecteur. En premier, le cahier « *mens sana in corpore sano* », ce qu'on prêchait à toutes les jeunes générations pour les encourager à faire du sport. Le slogan accompagne des photos à la gloire de la gymnastique et du saut à la perche, contournées par des dessins montrant tous les sports qu'un jeune fasciste peut ou doit pratiquer pour améliorer sa santé et sa prestance physique : le tennis, la boxe, la natation, le football, le cyclisme, le ski... mais aussi l'automobilisme, le motocyclisme et l'aviation, qui ne sont pourtant pas censés être des sports d'endurance, du moins au sens propre. De toute évidence, ces images sont plutôt liées au culte de la modernité et de la vitesse, prôné par les futuristes et adopté par le fascisme (ce qui apparaît au demeurant en contradiction avec l'évocation presque obsédante des liens avec le passé lointain). Ces incohérences ne semblaient cependant déranger personne, et d'ailleurs on ne manquait jamais de souligner la « modernité » étonnante de la vie, de la culture et des systèmes de la Rome Impériale.

- 16 Nous pouvons constater que même l'autre cahier « latinisant » affiche, d'une certaine façon, ce mélange de modernité et d'antiquité, avec en quatrième de couverture une image du « Mare Nostrum », sur lequel flotte le drapeau italien et où le seul pays qui apparaît en entier, sans lignes coupant les rivages ou les frontières, est l'Italie. La première de couverture montre des avions italiens s'envolant probablement bombarder l'Afrique, au premier plan Mussolini qui, comme un pilote, porte le casque et les lunettes d'aviateur, veillant sur tous. Des stries indiquent graphiquement, sur le mode de la bande dessinée, la grande vitesse à laquelle cette figure immatérielle suit les avions et les pilotes, comme un esprit bienfaisant les accompagnant pendant leur mission.

- 17 Les cahiers contiennent une plus grande variété de dessins que les manuels scolaires qui, par ailleurs, à partir des années trente, se raréfient. Toutefois, dès cette époque précisément, le fascisme commence à proposer une collection nationale imprimée par la *Libreria dello Stato* de Rome, qui sera bientôt adoptée dans toutes les écoles (bien qu'il

n'y ait eu aucune directive contraignante). Ces textes étaient composés, en gros, de quatre groupes de cinq « *libri di lettura* » : les textes pour les cinq niveaux d'école primaire pour les garçons et pour les filles des écoles citadines, et les mêmes deux groupes pour les écoles à la campagne. Le syllabaire était au début identique pour tous les enfants, puis on avait diversifié les éditions pour filles et pour garçons, notamment pour les écoles en zone rurale. Les *sussidiari* pour les trois dernières années étaient en revanche les mêmes pour tous les écoliers. Il y avait toujours des écoles qui adoptaient des textes publiés par des éditeurs locaux ou plus anciens, mais leur nombre ne cessait de décroître dans le temps.

- 18 Les couvertures des manuels imprimés par la *Libreria dello Stato* utilisent très souvent un symbolisme renvoyant aux fastes de l'Empire Romain, avec temples, colonnes, ruines, aiglons etc., et ceci à partir du syllabaire. Sur la couverture du « *libro di lettura* » pour garçons citadins de première année, par exemple, nous voyons des enfants en uniforme gravir de très hautes marches menant à une sorte de temple, dont la colonne principale soutient la lame du *fascio littorio*.

- 19 La tendance à afficher ces images romanisantes continue jusqu'à la fin de l'école primaire, quand les enfants sont désormais devenus des *Balilla*, catégorie d'âge (et hiérarchique) supérieure à celle des *Figli della Lupa*. En couverture du texte pour garçons de la V^e classe citadine, les jeunes fascistes parodent fièrement en rangs serrés, avec leurs fusils (les *moschetti*) à l'épaule. En toile de fond, d'immenses colonnes romaines.

- 20 À l'avenant des couvertures, la romanité avait un rôle très important dans l'enseignement prôné par ces textes, à partir du syllabaire²⁰. Les enfants apprenaient à lire en utilisant souvent des références spécifiques au monde romano-fasciste, comme dans cette page où, à côté des syllabes formées par la lettre S, la seule phrase ayant un sens accompli est : « *I* (article suivi de l'image de deux enfants en uniforme fasciste, donc à lire comme *Balilla* ou *Figli della Lupa*) *salutano romanamente la bandiera* ».

- 21 Mussolini en « Duce » triomphe même dans les syllabaires. En dépit de l'image bienveillante et paternelle qu'il affiche sur ces pages (exceptionnellement, il ne porte

même pas d'uniforme), le mot « Duce » revient à six reprises sur les deux pages. Et, à la fin du poème-prière qu'on lui consacre, on voit l'aigle impérial perché sur le *fascio littorio* ²¹.

- 22 Les textes et les images continuaient ainsi de la première à la dernière année. Dans le *Libro di Lettura* pour les garçons citadins de la V^e classe on trouve, entre autres, les lectures suivantes : *La Marcia su Roma* (p. 8-12) ; *La Madre di Littoria* (p. 32-38) ; *Una centuria in montagna* (p. 85-90) ; *Italia Romana e Fascista* (de Vasco Patti, p. 164) ; *Il Natale di Roma* (p. 179-181).
- 23 Dans les manuels de lecture il y a aussi des proverbes, des slogans, des textes de chansons et des poèmes dont il suffira de citer un exemple pour avoir une idée du reste. Mussolini, « colonne qui marche », arrive à Rome et à sa « sublime Demeure », demeure qui pourrait être le Capitole ou autre, en tout cas il s'agit d'une sorte de temple mythique qui lui ouvre « la frontière des étoiles » :

*Pallido del pallore delle cime
La fronte presa al testo dell'elmetto
Gli occhi all'ombra armoniosi come rime...
Quadrato il mento e -più- quadrato il petto.
Il passo di colonna che cammini.
La voce morde come l'acqua al getto.
Vien dal tugurio, nido dei Destini.
Roma gli aperse la Casa sublime
E le stelle gli schiudono i confini*²².

- 24 Il est évident que l'excès de rhétorique (excès pour nous, lecteurs modernes) ne préoccupe ni les auteurs, ni le ministère de l'Éducation nationale. Le ton ronflant et rhétorique est d'ailleurs de mise non seulement quand on parle de Mussolini, mais à chaque fois qu'on évoque un fait historique à la gloire des précurseurs du fascisme, qu'il s'agisse de « nos ancêtres les Romains » ou des héros chers au régime (de Giovanni Battista Perasso, le *balilla* lançant sa pierre contre l'étranger, aux protagonistes du *Risorgimento* ou de la Grande Guerre).

- 25 Jusqu'ici, nous n'avons évoqué que les textes imprimés : il ne faut cependant pas oublier qu'il existe un autre outil d'endoctrinement atteignant tout public, fortuné ou non, rural ou citadin, adulte ou enfantin, à savoir la radio. Depuis les années vingt, la diffusion des appareils se démocratise, s'amplifie et devient, littéralement, la voix du régime. Certes, même pendant les années trente il n'y a que les personnes aisées qui disposent d'un appareil individuel, mais les mairies, ainsi que les établissements scolaires et les associations possèdent des radios que l'on connecte à des haut-parleurs pour écouter, bien sûr, les discours de Mussolini, ainsi que les émissions consacrées à la musique (et aux chansons fascistes).
- 26 Le matériel provenant de l'école des filles de via Codelli à Gorizia, qui a été conservé dans des archives accessibles en ligne, nous offre une intéressante opportunité de voir la manière dont les enfants sont confrontés à la radio à l'école. L'institutrice de la classe V^e A, Rina Privati, tient à jour un cahier spécifiquement consacré aux émissions de « *Radio rurale* »²³. Elle garde dans une chemise à cordons, dont la couverture est illustrée par ses soins avec des images adéquates, les compositions et les dessins concernant les émissions de musique et les discours de Mussolini que ses écolières avaient évidemment l'habitude d'écouter avec elle.

- 27 Ci-dessous, on peut lire une composition où l'on relate la dernière « *radiotrasmissione* » de l'année scolaire 1937-1938 : une émission où s'exhibait un chœur d'écoliers romains. Après avoir signalé que les deux plus jeunes enfants de Mussolini, Anna Maria et Romano faisaient partie de la chorale, la fille cite trois des chansons au programme : l'incontournable *Marche Royale* qui précède tout spectacle, suivie de l'hymne des jeunes fascistes, *Giovinezza*, et d'un « nouveau chant » dont on n'a apparemment pas gardé de traces²⁴, et qui semble concerner les jeunes paysans fascistes, intitulé peut-être *Moschetto e Vanga*.

- 28 *Giovinezza*²⁵ est une sorte d'hymne officiel dans lequel on retrouve quelques rares allusions à la latinité. Les phalanges sont citées dans le texte reproduit ci-dessous, mais cette strophe disparaît de la version définitive de 1925. La phrase sur les « *impostori delle asiatiche virtù* » opposés à la vertu « authentique », à savoir celle de l'Occident romain, contient une allusion indirecte et critique au bolchévisme :

*Su, compagni in forti schiere,
marciam verso l'avvenire
Siam falangi audaci e fiere,
pronte a osare, pronte a ardire.
Trionfi alfine l'ideale
per cui tanto combattemmo :
Fratellanza nazionale
d'italiana civiltà
[...]
Giovinezza, giovinezza
primavera di bellezza,
nel fascismo è la salvezza
[...]
Alla gogna gl'impostori
delle asiatiche virtù.*

- 29 Si *Giovinezza* n'est pas un véritable exemple d'imagerie romano-latine, d'autres hymnes et chansons faisant partie des programmes scolaires²⁶ sont beaucoup plus significatifs, à partir de l'*Inno a Roma*, connu aussi comme *Sole che sorgi*. Il précède la naissance du fascisme, car le texte, rédigé en avril 1918 par Fausto Salvatori²⁷ et mis en musique par Giacomo Puccini, avait été composé à la demande du gouvernement pour célébrer les victoires italiennes des derniers mois de la Grande Guerre, et avait remporté un succès immédiat. Le régime exploitera à souhait cet hymne en tant que symbole du lien solide et permanent avec les racines idéalisées de la latinité. Si le texte ne contient

évidemment aucune allusion spécifique au fascisme, il trace cependant une continuité idéale entre la « *Dea Roma* » et l'Italie imaginée par le régime :

*Roma divina, a te sul Campidoglio,
dove eterno verdeggia il sacro alloro,
a te, nostra fortezza e nostro orgoglio,
ascende il coro.*

*Salve Dea Roma ! Ti sfavilla in fronte
il Sol che nasce sulla nuova storia ;
fulgida in arme, all'ultimo orizzonte
sta la Vittoria.*

*Sole che sorgi libero e giocondo
sul colle nostro i tuoi cavalli doma ;
tu non vedrai nessuna cosa al mondo
maggior di Roma.*

*Per tutto il cielo è un volo di bandiere
e la pace del mondo oggi è latina.
Il tricolore svetta sul cantiere,
su l'officina.*

*Madre che doni ai popoli la legge
eterna e pura come il sol che nasce,
benedici l'aratro antico e il gregge
folto che pasce !*

Sole che sorgi [...]

*Benedici il riposo e la fatica
che si rinnova per virtù d'amore,
la giovinezza florida e l'antica
età che muore.*

*Madre di uomini e di lanosi armenti,
d'opere schiette e di pensose scuole,
tornano alle tue case i reggimenti
e sorge il sole.*

Sole che sorgi [...]

- 30 Il y a beaucoup d'autres hymnes et chansons populaires de l'époque qui font allusion à la latinité et à cette continuité supposée entre la Rome des Césars et l'Italie de Mussolini. Parmi les exemples les plus connus, l'*Inno dei Giovani Fascisti*²⁸, qui s'ouvre sur une image du feu de Vesta jaillissant du temple, et continue avec une grande quantité d'allusions à l'univers latino-romain : les épées, les « *antichi eroi* » dont les jeunes fascistes auraient hérité la « *romana volontà* » qui ne cède face à aucun obstacle, la « *Gran Madre degli eroi* », à savoir, évidemment, la Rome Impériale :

*Fuoco di Vesta che fuor dal tempio irrompe,
con ali e fiamme la giovinezza va.
Fiaccole ardenti sull'are e sulle tombe
noi siamo le speranze della nuova età.
Duce, Duce, chi non saprà morir ?
Il giuramento chi mai rinnegherà ?
Snuda la spada ! Quando tu lo vuoi
gagliardetti al vento tutti verremo a te.
Armi e bandiere degli antichi eroi,
per l'Italia, o duce, fa balenare al sol.
E va, la vita va,
con sè ci porta e ci promette l'avvenir.
Una maschia gioventù
con romana volontà combatterà
Verrà, quel dì verrà,*

*che la gran Madre degli eroi ci chiamerà
per il Duce, o Patria, per il Re,
a noi !
ti darem gloria e impero in oltremar !*

- 31 L'image belliciste ne concerne évidemment pas directement les jeunes Italiennes, qui sont censées être aussi vertueuses et intègres que les garçons, mais dont le destin n'est pas d'aller à la guerre. Elles sont plutôt les futures mères des futurs héros, et en tant que telles il faut quand même qu'elles jouissent d'une bonne santé, qu'elles soient bien conscientes de l'importance d'une éducation « romaine » et qu'elles possèdent une morale solide : l'exemple à suivre à la lettre qu'on leur cite le plus souvent étant celui de Cornelia, la mère des Gracques.

- 32 L'hymne des *Giovani Italiane*²⁹ contient donc moins d'allusions à la Rome Impériale que son homologue masculin, néanmoins on y trouve des images assez saisissantes renvoyant à la latinité : c'est le cas des jeunes hirondelles qui, bien que menues, suivent fidèlement les chemins tracés par les « aigles romaines ». Il en va de même pour le rôle de vestales qu'on leur attribue : ce sont des vierges qui doivent se dévouer non seulement pour garder le feu sacré des martyrs, mais aussi pour sauvegarder, quand elle seront mères, les « italiche virtù », car la « Patrie » leur a confié la tâche de pouvoir s'immoler sur l'autel de la famille et du foyer domestique :

*Siam le giovani italiane
Stuol di rondini legger
Che dell'aquile romane
Camminiamo sul sentier
[...]
Le sacre vestali
D'Italia siamo noi
Che guardan la fiamma
Dei martiri tuoi
[...]
Siam le balde sentinelle delle italiche virtù
Siam le vigili sorelle della nostra gioventù.
E' la casa il sacro altare
Dell'amor che in noi divampa
Ivi accesa abbiām la vampa
Che la patria ci affidò !*

- 33 Le dernier exemple que nous avons choisi se passe de tout commentaire : il s'agit de la *Marcia delle Legioni*³⁰, un concentré de références à la latinité et aux liens idéaux entre l'Antiquité romaine et l'Italie fasciste. L'Empire, l'aigle, le Capitole, le licteur, les sept collines de Rome, les Césars, les lauriers du vainqueur, l'*Urbe*, tout y est :

*Roma rivendica l'Impero
l'ora dell'Aquila suonò.
Squilli di trombe salutano in vol
dal Campidoglio al Quirinal.
Terra ti vogliamo dominar
Mare ti vogliamo navigar.
Il Littorio ritorna segnal
di forza e di Civiltà.
Sette colli nel ciel.
Sette glorie nel sol.
Dei Cesari il genio e il fato
rivivono nel Duce liberator.
Sotto fasci di allor*

*nella luce del dì
con mille bandiere passa
il Popolo d'Italia trionfator.
Di Roma o Sol,
mai possa tu
rimirar più fulgida città.
O sol, o sol,
possa tu sempre bacciar
sulla fronte invitti i figli dell'Urbe immortal.*

- 34 On peut se poser, finalement, une question banale mais logique : que reste-t-il de tant d'insistance sur les liens avec la Rome Impériale, après la chute du fascisme ? Que reste-t-il dans l'éducation des écoliers ? Si l'on pense que plusieurs générations ont été littéralement gavées de ces mythes et de ces images, la suite n'était pas facile à prévoir. On pouvait imaginer un rejet provoqué par une sorte de saturation tout comme, au contraire, une continuité sans heurts, ce qui était justement arrivé avec le fascisme, qui n'avait fait qu'amplifier un travail déjà commencé par l'école de l'État. Pourtant, dans l'après-guerre, on ne peut que constater un retour à la *normalité*, et la disparition progressive du symbolisme du mythe de Rome qui rentre dans un discours strictement historique, et du latin qui devient une simple matière scolaire, quoiqu'on lui garde, et ceci jusqu'à nos jours, un rôle particulier. On considère encore, en effet, que l'étude du latin n'a pas uniquement une implication (indéniable) dans la bonne connaissance de la grammaire, de la syntaxe et du système de la langue italienne, mais aussi une sorte d'action bienfaisante sur la structure de la pensée.
- 35 Plus frivolement, on peut aussi se demander si les péplums des années cinquante et soixante qui ont fait le succès de *Cinecittà* ne sont pas liés, tant bien que mal, aux mythes et aux stéréotypes auxquels avait été confrontée la génération qui a grandi avec le fascisme. Après tout, il ne s'agissait pas de films historiques, mais justement d'histoires qui mettaient en scène des héros mythologiques, excessives, stéréotypées, comme le voulait le régime. Cela est bien possible, mais on ne peut certainement pas l'affirmer, d'autant que beaucoup de péplums mettent en scène des personnages bibliques, des proto-chrétiens, et les Romains, s'ils gardent un quelconque rôle de protagonistes, sont en général des méchants païens, alors que la mythologie de type fasciste ne se souciait pas de la religion du personnage, mais uniquement des exemples édificateurs qu'elle pouvait en tirer. D'ailleurs, à partir de la seconde moitié des années 1960, le genre tombera en désuétude. Bien que l'on enregistre un certain regain d'intérêt pour la mythologie et l'histoire antique (un peu trop assaisonnées à la sauce hollywoodienne, si l'on peut dire, mais dans les années 1950 il en allait de même), cette latinité américanisée, qui a comme un petit arrière-goût de mondialisation, n'a assurément plus rien à voir avec la latinité des fondateurs de l'État italien ou celle du *Ventennio* mussolinien.

NOTES

1. Faux historique, dont l'inauthenticité avait déjà été démontrée au xv^e siècle par le philologue Lorenzo Valla. On basait certaines revendications matérielles de la papauté sur ce document, notamment sur la partie où Constantin aurait déclaré : « *noi decretiamo che si debba venerare e onorare la nostra santissima Chiesa Romana e che il Sacro Vescovado del santo Pietro debba essere gloriosamente esaltato sopra il nostro Impero e trono terreno. Il vescovo di Roma deve regnare sopra le quattro principali sedi, Antiochia, Alessandria, Costantinopoli e Gerusalemme, e sopra tutte le chiese di Dio nel mondo. [...] Finalmente noi diamo a Silvestro, Papa universale, il nostro palazzo e tutte le province, palazzi e distretti della città di Roma e dell'Italia e delle regioni occidentali* ».
2. Benito Mussolini, « Discorso di piazza San Sepolcro », *Il Popolo d'Italia*, 24 mars 1919.
3. Le mythe de Rome était souvent exploité par Mazzini (cf. *Note autobiografiche*, Naples, Centro Napoletano di Studi Mazziniani, 1972). Après l'Unité, il y eut nombre d'ouvrages, souvent poétiques, qui exaltaient la gloire passée de Rome, parmi lesquels il suffirait de citer *Inno a Roma* (1911) de Pascoli et *Nell'annuale della fondazione di Roma* (1877) de Carducci.
4. Par exemple, les maintes allusions au « *genio latino* » menacé par la barbarie germanique, utilisées notamment par D'Annunzio dans ses discours bellicistes.
5. Voir, entre autres, Paolo Monelli, *Barbaro Dominio*, Milan, Hoepli 1933.
6. Le 21 avril devient jour férié à partir de 1923. Cette date remplacera la fête du travail du 1^{er} mai, festivité qui sera introduite à nouveau à partir de 1945.
7. Lors de cette fête on distribuait des jouets, des friandises et des vêtements. D'abord réservée aux enfants pauvres, elle a par la suite été étendue à tous les enfants.
8. D'après la tradition romaine, pendant la douzième nuit après le solstice d'hiver, une ou plusieurs déesses (suivant les sources, Diane, et/ou Sàtia – déesse de la satiété – ou encore Abundia – déesse de l'abondance) volaient au-dessus des champs. Ce vol était de bon augure pour la future récolte, d'où la figure de la *Befana*, qu'on associe aussi à la fête de Janus et Strenia (*strenna* et *étrenne* dérivent de son nom), qui se déroulait début janvier et où on échangeait des cadeaux. Le balai sur lequel se déplace la *Befana* a été ajouté au Moyen-Âge, car on associait sa figure de vieille femme et sa capacité de voler aux sorcières. Mais, s'agissant d'une « bonne sorcière », son balai est tenu à l'envers : le faisceau de branchettes est devant elle, et le manche derrière.
9. Collection particulière.
10. Alfredo Petrucci, *L'aratro e la spada, letture per la terza classe dei centri rurali*, Rome, Libreria dello Stato, 1940. Illustrations de Pio Pullini.
11. Jan Nelis, « Imperialismo e mito della romanità nella Terza Roma Mussoliniana », *Forum Romanum Belgicum*, revue digitale, 2012, p. 5.
12. Voir Antonella Mauri, « Le mythe de la race dans la BD italienne à l'époque fasciste (1922-1943) », dans Viviane Alary et Danielle Corrado, *Mythe et bande dessinée*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2007, p. 129-146.
13. Dans les villages et les campagnes, on ne pouvait se procurer que *Il Popolo d'Italia*, voix officielle du régime, et le *Corriere della Sera* ; rares sont les revues disponibles à la vente, en dehors de l'hebdomadaire illustré *La Domenica del Corriere*.
14. Il y avait trois types de manuels scolaires : d'abord, le syllabaire pour la première année. Le « *libro di lettura* » était destiné aux cinq classes de l'école primaire. Il contenait des morceaux choisis, des contes, des poèmes tirés de la littérature italienne ou de la plume de l'auteur du manuel, ainsi que des textes de chansons, des proverbes, etc. Il était généralement très illustré. Il y avait encore le « *sussidiario* », utilisé pendant les trois dernières années de l'école primaire, en complément au « *libro di lettura* ». Il s'agissait d'un manuel de travail avec des textes et des

exercices, divisé en sections (mathématiques, géométrie, histoire, géographie, grammaire, religion...). Il contenait également beaucoup d'illustrations.

15. Le régime avait prévu beaucoup de cours du soir pour les illettrés, ainsi que des classes régulières pour permettre à ceux qui avaient une scolarité écourtée d'obtenir leur diplôme. Jusqu'en 1877 la scolarité obligatoire était de deux ans seulement, suivie d'une sorte de « cours supérieur primaire » de la durée de trois ans. À partir de 1878, avec la loi Coppino, les trois premières années de l'école primaire deviennent obligatoires. La loi Orlando de 1904 prolonge d'un an la durée des primaires (qui ont alors une durée totale de six ans) ; avec la réforme Gentile de 1924, la durée du cours primaire est ramenée à cinq ans, tous obligatoires (l'obligation est toute théorique, bien entendu).

16. Il s'agissait des plus petits membres de l'ONB (*Opera Nazionale Balilla*, l'organisation qui regroupait les « jeunes fascistes ») de 6 à 8 ans. Vers le milieu des années trente on acceptait, bien que de manière « non officielle », des enfants plus petits, entre 0 et 8 ans. Pour les filles il en allait de même : elles étaient des *Figlie della Lupa* jusqu'à 8 ans.

17. Giovanni Mosca, *Ricordi di scuola*, Milan, Rizzoli, 1939, p. 32.

18. À ce propos, on peut citer des parties de la célèbre chanson *Faccetta Nera* de Renato Micheli et Mario Ruccione : « *Se tu dall'altopiano guardi il mare, / moretta che sei schiava tra gli schiavi, / vedrai come in un sogno tante navi / e un tricolore sventolar per te. [...] Faccetta nera, piccola abissina, / ti porteremo a Roma liberata / dal sole nostro tu sarai baciata / sarai in camicia nera pure tu. / Faccetta nera sarai romana, / la tua bandiera sarà sol quella romana, / noi marceremo insieme a te / e sfileremo avanti al Duce, avanti al Re* ».

19. Voir Gian Luigi Beccaria, *Sicuterat : il latino di chi non lo sa : Bibbia e liturgia nell'italiano e nei dialetti*, Milan, Garzanti, 1999.

20. Rome, La Libreria dello Stato, 1938.

21. *Ibid.*

22. Paolo Buzzi, « Il Duce », dans *Il libro della quinta classe - Letture*, Rome, La Libreria dello Stato, 1940, p. 126.

23. Ceci peut sembler un peu bizarre, du moment que Gorizia est une ville, mais la plupart des émissions pour écoliers passent sur cette chaîne.

24. En dépit des recherches, il n'a pas été possible de retrouver ni le titre, ni le texte de cette chanson : peut-être l'écolière a-t-elle commis une faute en citant le titre. Il pourrait s'agir de *La canzone dell'operaio* de Attanasio et Staffelli, dont le refrain dit : « *Fior di mughetto / noi tireremo dritto, è tutto detto / per ogni vanga e libro c'è un moschetto / A noi !* ».

25. Né comme hymne des goliards, il avait été composé en 1909 par Nino Oxilia et Giuseppe Blanc, sous le titre *Il commiato*. Il a été modifié à maintes reprises par les précurseurs du fascisme et par ses premiers activistes : hymne des *Arditi* pendant la Grande Guerre (adapté en 1917 par Blanc et un auteur anonyme), hymne des *Squadristi* en 1919 (nouveau texte de Marcello Manni et Giuseppe Blanc, dont nous avons reproduit un extrait ci-dessous) et finalement hymne officiel du fascisme en 1925 (adapté par l'écrivain Salvator Gotta et Giuseppe Blanc).

26. Le chant a fait partie des programmes des écoles primaires jusqu'aux années 1940. Dans tous les « *libri di lettura* » on trouve les textes des hymnes et des chansons fascistes, que les écoliers doivent apprendre par cœur, chanter mais aussi déclamer comme s'il s'agissait de poèmes.

27. Salvatori avait adapté un texte d'Horace tiré du *Carmen Saeculare*.

28. L'auteur est anonyme, bien que certaines sources attribuent toujours ce texte à Giuseppe Blanc.

29. Anonyme.

30. Les paroles sont de Vittorio Emanuele Bravetta et la musique de Giuseppe Blanc. Composé en 1926 avec le titre *Le Aquile di Roma*, transformé en 1927, à la demande de Mussolini, en *Marcia delle Legioni*. Le texte n'a pas été modifié.

RÉSUMÉS

Le fascisme a exploité l'image de Rome en tant que mère spirituelle de l'Italie, et a basé une grande partie de ses apparences sur celle d'une latinité mythique. La naissance de ce mythe commence à l'école, grâce aux textes scolaires, mais aussi aux images (cahiers, vignettes, couvertures...). L'endoctrinement passe aussi par des émissions radio, ainsi qu'à travers maintes chansons fascistes, de manière à créer une sorte d'imagerie « latino-fasciste » particulièrement adaptée à des enfants et à des gens peu cultivés. Le but était de créer une nouvelle forme d'identité, en puisant dans un passé commun à toute la péninsule, quoique mythifié. Parmi les procédés il y avait aussi celui d'identifier tout ce qui faisait la *virtus* romaine avec les modernes « vertus fascistes », de montrer des exemples – soigneusement choisis – dont les enfants pouvaient s'inspirer, d'exalter le passé et même de s'identifier à une « race » latine. En dépit du fait que cet héritage supposé existe depuis le tout début du fascisme, on remarquera que l'omniprésence des images « romaines » est présente surtout à partir des années 1930, après les accords du Latran et les célébrations pour le décennal du fascisme, c'est-à-dire quand le régime est bien installé et a éliminé les principaux obstacles à son expansion. C'est donc là que l'exploitation de la latinité commence vraiment, et que le souci d'affirmer une filiation spirituelle avec « nos ancêtres les Romains » devient une priorité.

Fascism always exploited the image of Ancient Rome as the spiritual mother of modern Italy, and based many of its representations on a mythical Latin world. The birth of this myth began at school, in textbooks and images (notebooks, vignettes, book covers...). Indoctrination also resorted to radio broadcasts and to the many fascist songs, to create a sort of “Latin-fascist” imagery targeted at children and uneducated people. The aim was to create a new kind of identity, exploiting a mythologized version of the Italian peninsula's common past. Such mechanisms included the identification of Roman *virtus* with the modern “fascist virtues”, showcasing carefully chosen examples from which children could take inspiration; but also an overall glorification of the past, and an incitement for children to identify themselves with a Latin “race”. Despite the fact that the idea of Latin heritage had existed since the beginning of fascism, the omnipresence of “Roman” images reached a peak in the 1930s, after the Lateran Treaty and the celebrations for the tenth anniversary of fascism: a period when fascism was firmly established and had eliminated the main obstacles to its expansion. The exploitation of the Latin identity really began from this moment, when the spiritual filiation with “our Roman ancestors” became a priority for the government.

INDEX

Keywords : indoctrination, fascism, Latin identity, image, identity, myth, school, songs

Mots-clés : endoctrinement, fascisme, latinité, image, identité, mythe, école, chanson

AUTEUR

ANTONELLA MAURI

Antonella Mauri est maître de conférences à l'Université Lille 3. Elle est membre du CAER (Centre Aixoïs d'Études Romanes), de la SIES, du CNU et de l'AATI. Ses recherches concernent la représentation de Soi et de l'Autre ; l'image et l'iconologie ; l'histoire des idées identitaires ; la

traductologie et la sociolinguistique. Elle a publié avec Paola Placella *L'eau à la bouche. Sémantique comparative, expressions idiomatiques, lexicographie bilingue, problèmes de traduction et histoire de la terminologie gastronomique*, Rome, Aracne, 2013.